

Un cinéma civique

Seul dans mon putain d'univers de Sylvie van Brabant

André Roy

Number 91, Spring 1998

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/23640ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Roy, A. (1998). Review of [Un cinéma civique / *Seul dans mon putain d'univers* de Sylvie van Brabant]. *24 images*, (91), 42–42.

UN CINÉMA CIVIQUE

PAR ANDRÉ ROY

Quand au générique de fin la cinéaste remercie les quatre adolescents d'avoir partagé leur vie (chaotique et ténébreuse à bien des égards) pendant quelques semaines avec elle, nous avons envie nous aussi de leur dire merci, et à eux et à Sylvie van Brabant. Quelqu'un, soit la réalisatrice elle-même, a eu un désir d'aller à la rencontre de quatre jeunes placés en centre de réinsertion pour cause de drogue, et de nous les faire connaître. Et ce désir passe très fort dans le film, dans une frénésie d'images multiples et diffractées. Une frénésie très physique qui nous amène à faire une exploration très directe et très construite de quatre destinées, celles de Julien, Frédéric, Michel et Noé.

Moins impatience que générosité, cette frénésie traduit un engagement. On sait que van Brabant n'a jamais scotomisé sa participation subjective, militante même, vis-à-vis des sujets qu'elle choisit (pensons à son *Remous*, de 1990). Cela la rapproche de l'expérience du cinéma direct des années 50 et 60: être de plain-pied avec les individus et les événements appréhendés. Comme les cinéastes de ce mouvement, elle a envie de suivre toutes les pistes que le présent lui offre, d'être ouverte à toutes ses possibilités, — d'où cet afflux d'images. Elle ne s'en tient toutefois pas à l'unique matière brute enregistrée. Dans une volonté de comprendre, elle a adopté pour *Seul dans mon putain d'univers* une démarche double: en allant vers les garçons (leur environnement quotidien, leurs parents, leurs amis, etc.) et en s'éloignant pour questionner leur «putain d'univers» (avec, notamment, l'émission de radio animée par Ginette Ferland et André Duchesne). Cette dialectique du dedans et



PHOTO: KATHERINE GIGUÈRE

Michel. Être de plain-pied avec les individus et les événements appréhendés.

du dehors permet de recentrer la multitude d'informations obtenues par les interviews et les confidences et d'offrir une juste place au spectateur, inconfortable certes, mais qui n'est nullement celle d'un intrus, voire d'un voyeur (effet vérifiable dans des scènes aussi risquées que celles où van Brabant est seule avec Julien, qui est sous l'emprise de la cocaïne). Le documentaire peut ainsi échapper aux bons sentiments.

Il faut avouer que la réalisatrice a eu de la chance: Julien et les autres font preuve d'une grande lucidité et ne se permettent aucun apitoiement. Le film leur est redevable de ne livrer aucun discours (culpabilisateur, moralisateur ou salvateur), un discours qui serait en quelque sorte un chantage à leur réalité. Mais peut-être sont-ils pareillement

redevables à la caméra d'avoir aiguisé leur propre regard sur eux. Ils démontreraient, conséquemment, un des pouvoirs «occultes» du cinéma documentaire, à savoir celui de permettre aux gens d'aborder des questions qu'ils n'aborderaient pas autrement et de se dévoiler. Dans cet échange de regards (celui des jeunes et celui de la caméra), une égalité, une sorte de démocratie s'établit. Le film, malgré sa profusion de points de vue (des adolescents, des parents, des éducateurs, des animateurs la radio), n'est pas saturé mais, étrangement, épuré. Désencombré, il ne glorifie rien, ne fétichise personne, n'hypostasie aucun fait, car aucun surmoi idéologique ni aucun discours d'assistance sociale ne viennent polluer son rapport égalitaire. Cette «démocratie» atteint dès lors le spectateur qui doit, par lui seul, équilibrer tous les motifs de ce récit éclaté dont les fragments suivent un fil rouge aussi hasardeux que la vie des quatre jeunes.

Fragments? Scènes? Greffes? Disons: une suite de focalisations qui échappent au terrorisme de la rectitude politique, dans une construction dont le processus — aussi fantasque que secret dans son alliance avec les contingences — appelle l'investissement sensible du spectateur. Souvenirs? Traces? Restes? Des images-temps — si on peut nommer ainsi ces bouts de réel tirés d'un compagnonnage de quelques mois avec ces Julien, Frédéric, Michel et Noé — qui prennent toute leur acuité dans l'inscription vraie que commande le cinéma, art du présent s'il en est un. Un présent fait pour la mémoire.

Après ce temps volé aux quatre garçons, notre mémoire retiendra encore longtemps quelque chose de leur douleur, de leur courage, de leur désarroi, de leur goût de vivre à tout prix. Une mémoire qui nous attache à eux et qui nous laisse dans un état de légère angoisse (ou de paix cruelle): que sont-ils devenus après le film? Nous voilà, en effet, bien engagés, avec eux, dans le monde. Grâce au cinéma *civique* de Sylvie van Brabant. ■

SEUL DANS MON PUTAIN D'UNIVERS

Québec 1997. Ré.: Sylvie van Brabant. Ph.: Serge Giguère. Son: Diane Carrière. Mont.: René Roberge. Avec: Julien, Frédéric, Michel, Noé, Ginette Ferland, André Duchesne. 84 minutes. Couleur. Prod.: Les Productions du Rapide-blanc et l'ONF. Dist.: ONF.